

**Festival
Juste
pour
rire**

**Celles
qui font
rire
juste**



Sue Ingleton

Dominique Michel et Serge Grenier: «La grande Gertrude»

Jerry Lewis, heureusement, n'était pas seul ! Du 10 au 19 juillet dernier, le 4^e Festival Juste pour rire/Just for Laughs a réuni à Montréal quelque 80 artistes : humoristes, imitateurs, stand-up comics, monologuistes, ventriloques et acrobates venus d'Europe, des Etats-Unis, de Chine, etc. Parmi eux, 12 femmes. Qu'avaient-elles à dire ? De quoi faisaient-elles rire ?

**par Danielle Dussault
et France Boisvert**

Si l'on s'entend pour dire que le comique est à l'humour ce que l'âge juvénile est à la maturité, que l'un se nourrit de bruits et de sons (imitation, burlesque, ventriloquie, etc.) et l'autre du tragique contenu dans la vie elle-même, il y eut, parmi les femmes du Festival, peu de comiques et beaucoup d'humoristes.

La bouffonnerie, chez elles, n'est pas légion. Ce qui prime surtout : un humour de propos, caractérisé soit par l'absurde, soit par le ressentiment ou un désir de justice. Elles inventent, à partir de leur propre intériorité, divers types de personnalités crédibles et vraisemblables.

L'humour-justice

L'Australienne Sue Ingleton, par exemple, réussit à créer des personnages qui troublent et bousculent la vraisemblance habituelle. «Most people take characters from outside instead of starting inside to make their own character», nous explique cette architecte de profession, comédienne depuis 15 ans.

Au Club Soda, avant le début de son spectacle solo, un petit homme à moustache

se promène, une bière à la main, vêtu de polyester à carreaux, coiffé d'un chapeau en peluche. C'est Ingleton. Elle est devenue Bill Rawlings, qui converse avec les femmes puis parle de sa vie et des guerres (Corée, Liban) avec les hommes, passant d'une table à l'autre, tétant toujours sa bière.

Soudain, Rawlings monte sur scène, exhibe un ventre rond et proéminent. Et lance, catastrophé : «I'm pregnant !» Il se met alors à raconter son calvaire chez les gynécologues, ce qu'il a dû subir comme examens externes et ce qu'il a lu des méthodes d'accouchement, dont celle du docteur Leboyer. Le public rit de bon cœur : l'in vraisemblance de la situation est trop énorme.

Bill sollicite un homme afin de l'assister dans la démonstration de ladite méthode. Un spectateur se lève. La salle l'applaudit. Rawlings demande au volontaire de verser un pichet d'eau dans une bassine de bébé et, ensuite, de s'agenouiller devant. La salle se remplit de petits rires nerveux. Le volontaire résiste un peu, s'agenouille. Bill s'assoit de l'autre côté du bassin, pose ses pieds sur les épaules de l'homme et lui place une serviette sur la tête. En effet, la méthode d'accouchement naturel Leboyer



Marsha Warfields



Les Trois Jeanne



Mimi Mathy

demande que l'enfant naisse dans l'eau et ne soit pas ébloui par la lumière, raconte Bill, dans un anglais rapide.

Alors que la tension et la curiosité montent, il en vient à expliquer comment les eaux crèvent lors de l'accouchement. Pour rendre son récit plus véridique, il prend un ballon gonflé, le place entre ses deux jambes d'«accouché», sous la serviette, et d'un coup d'ongle le déchire en plein sur le nez du pauvre «accoucheur», stupéfait. L'assistance, elle, crie de surprise. Revenu à lui, blanc de rage, le volontaire saisit Rawlings aux poignets. . . Silence sur le Club Soda. Il retourne finalement à son siège et des applaudissements fusent. Mais qui applaudit-on ?

Sur la scène, Bill Rawlings tourne maintenant en dérision les manuels qui expliquent si mal l'allaitement aux jeunes mères. . . Plus tard, dans un strip-tease balourd, le vulgaire Bill s'évanouit devant Gemma Hatchbach.

*Gemma, une bourgeoise *freak* à peine sortie d'un ashram indien, s'interroge en se roulant un joint sur la place des femmes dans les textes sacrés, et le sens profond des rapports humains. Gemma aime la féminité mais a peur du féminisme dans ce qu'il a de plus radical.

Selon Ingleton, la condition des femmes n'a pas beaucoup évolué et presque tout le travail reste à faire. Pourtant, dit-elle en entrevue, les femmes ont toutes les raisons de garder espoir. «Women are the greatest survivors on the planet, you must understand that. We are the greatest survivors.»

Pour elle, l'humour est un mode d'enseignement qui permet de mettre en lumière la condition féminine, ses défis et ses luttes, ses victoires mais aussi ses défaites. Sue Ingleton est-elle une vraie justicière ?

L'humour-ressentiment

Un autre type d'humour semble au premier abord découler de l'humour-justice : l'humour-ressentiment. Plus discret, il oscille entre l'absurde et la maîtrise de la colère.

La très britannique Helen Lederer, modestement vêtue d'une jupe et d'une veste, s'approche du micro. Misant sur un jeu de timidité, elle répudie, dans une langue pleine de finesse, tout le puritanisme et l'hypocrisie de la bourgeoisie anglaise. Elle exprime surtout la révolte et la détresse d'une jeune femme aux prises avec une éducation familiale qui l'empêche trop souvent d'aborder des choses comme la sexualité et les rapports hommes-femmes.

Pour elle, nous dit Lederer, l'humour n'est pas exactement un lieu de dénonciation et de militantisme, mais plutôt le moyen d'expression idéal d'une comédienne qui ne cherche pas à cadrer dans les scénarios habituels. Elle aussi, comme Ingleton, a créé son personnage à partir d'expériences personnelles.

Chez l'Américaine Marsha Warfields, le ressentiment s'exprime par une maîtrise constante de la voix et de l'expression. Elle demande : «Que fait-on des grenouilles dont on mange les cuisses ? Les installe-t-on derrière les restaurants, dans des chaises roulantes ? Leur fait-on vendre des petits crayons, afin qu'elles puissent accumuler des fonds ? Ou participent-elles au téléthon de Jerry ?» «We are Jerry's frogs !», lance-t-elle finalement, imperturbable.

Dans un mélange acide de ressentiment et de désespoir, Sandra Bernard, une autre Américaine, ridiculise la femme qui respire de bonheur grâce aux Chiffons J. D'une voix doucereuse, elle questionne le public : «N'a-t-elle pas l'air épanouie et satisfaite ? Depuis lors, moi-même, je me tords de bonheur à torcher mes toilettes !»

Quand Andrea Martin, l'animatrice du volet *Just for Laughs*, chercha à décrire

Sandra Bernard et demanda aux spectateurs-trices de l'aider, des femmes lancèrent de la salle : «Elle est laide et vulgaire !»

Faut-il croire que l'humour acide, chez les femmes, est signe de vulgarité alors que la vraie vulgarité, chez les hommes, est signe de drôlerie ?

L'humour français

Mais il y a aussi des humours plus légers, à la limite du comique. Un humour plus théâtral, par exemple, avec des costumes qui servent à camper des contextes précis. Comme dans la production française *C'est pas une vie qu'on vit !* des Trois Jeanne.

Au Quat'sous, dans une mise en scène enlevante, trois comédiennes et auteures accomplies, qui développent depuis plus de dix ans un théâtre féministe humoristique, performent avec brio. Elles jouent tour à tour des hommes et des femmes de toutes classes, de la star à la petite caissière. Ce spectacle, qui roule depuis bientôt trois ans, est le deuxième des Trois Jeanne à porter sur le féminisme.

L'humour, expliquent-elles, c'est le pouvoir d'informer autrement sur des thèmes facilement évacués dans les milieux ou médias officiels. Par exemple, elles cherchent et voient apparaître l'homme nouveau, ce «beaujoli», et le décrivent derrière un humour-paravent. Elles font cette voyeuse qui collectionne les hommes sur vidéo-cassettes, cette femme qui attend le coup de fil (qui n'arrive jamais, évidemment) de l'homme dont elle a envie. Elles font ces «intellectuels» qui n'en finissent plus de thésauriser la théorie et qui établissent des règlements stricts pour rester libres dans le couple !

Elles incarnent aussi la sorte d'hommes qui s'étonnent devant les demandes du féminisme : «Elles veulent que les mecs mutent ! Eh bien, il y a 30 % de pédés aux États-Unis ! Et même les homos, ils sont machos !» Le tout parsemé d'ironiques «Ah ! Ces bonnes femmes, tout de même !» Tout y passe. Même les journalistes idiot-e-s qui les assaillent quotidiennement de «La pièce est bonne et vous êtes super, les filles ! Mais c'est qui le mec qui l'a écrite ?»

Sans l'habituel sérieux des militantes féministes, elles proposent un humour corrosif qui tend à désacraliser le débat et à démystifier le féminisme souvent clos des universitaires et des bourgeoises (françaises ?).

L'autre Française, Mimi Mathy, petite humoriste de taille, présente un spectacle à la Michel Fugain (dont elle fut d'ailleurs l'élève), tout en chansons et en danse, qui tourne autour de la condition des nain-e-s. Sans que jamais le mot «naine» ne soit prononcé, et c'est là qu'est l'astuce. C'est charmant et sans prétention. Même sa chanson à répondre, qui raconte comment le lapin est devenu amoureux de la gre-

nouille, fait chanter et taper des mains une salle visiblement séduite.

L'humour québécois

Des humoristes québécoises ? Que deux. Et deux «pros». Comme si les quelques jeunes humoristes québécoises – il y en a – n'arrivaient pas à franchir les instances de consécration (*Lundis des Ha Ha*, *CROC*, *Casse-tête* à Télé-Métropole, etc.) qui mènent éventuellement à la scène du Festival.

Clémence Desrochers y était, qui, après tant d'années de métier, exhale la même bonne humeur un peu «scout» (comparée à Sue Ingleton !). Dans son monologue de célibataire en vacances au Club Med, elle illustre la solitude qu'on peut éprouver au milieu d'étranger-e-s réuni-e-s pour les plaisirs de l'épiderme, de la planche à voile et des ananas.

Dominique Michel, coanimatrice du volet *Juste pour rire*, a aussi poussé quelques monologues bien tassés : un homme en manque de cigarettes assimile son besoin de fumer à une passion pour une femme ; ailleurs, avec Serge Grenier, elle incarne la Grande Gertrude, une magicienne de pacotille. Ce numéro veut démystifier ces «vulgaires Ginette de Bien-être social que l'on ramasse pour en faire des Grandes Gertrude», dixit l'ex-Cynique avec quelque mépris.

Et les hommes, eux ?

Chez les hommes, en général, moins d'humoristes que de comiques, beaucoup de bruits, d'hystérie, de jeux de mots, d'imitations, de gadgets, de références au corps et au sexe, avec plus d'humour BD

STAGE

RESSOURCEMENT EN ART PLASTIQUE

Pour animateur-trice auprès d'enfants de 0 à 5 ans
ou

toute personne s'intéressant à la petite enfance
(parent, étudiant-e, ergothérapeute, psychologue)



STAGE DE 6 HEURES CONSÉCUTIVES
UN SEUL SAMEDI DE 8.30 À 3.30H
AU COÛT DE 18\$ PAR PERSONNE



POUR TOUTE INFORMATION, CONTACTER
DOMINIQUE CARREAU TÉL.: (514) 585-7414

chez les Français, des touches plus impressionnistes chez les Anglo-Saxons.

Quelquefois, c'est réussi. Quand le ventriloque allemand George Schlick fait chanter en trois langues un lapin jaune, une armure, un bébé caché dans sa veste et, d'une voix de crécelle, Pierre-Marc Johnson !... la salle est ébahie par tant de virtuosité.

Souvent, c'est douteux. Jerry Lewis, le roi fort attendu de l'humour américain, imite un magnéphone japonais qui fonctionne mal, dans une surenchère de cris excessifs et de mouvements convulsifs. C'est tape-à-l'œil et idiot, limité à un comique sans grande portée. Cette hystérie est pourtant applaudie par une salle comble (à 35 \$ le billet !) et indulgente.

Le sexisme, aussi, est loin d'être mort. Le populaire Britannique Lenny Henry, un Noir massif, annonce en se dandinant de façon suggestive, qu'il veut «démystifier la sexualité noire». «I feel like fucking tonight. I need a woman to make it.» Il fait monter sur scène une femme blonde et rougissante, la frôle, l'empoigne par le cou, la force à l'embrasser... pour la congédier ensuite, méprisant : «Nothing is raising in my pants.» La salle rit de cet apparent sans-gêne. Vengeance raciale ou sexiste ou les deux à la fois ?

Pourtant, il y a un certain renouvellement de l'humour des hommes. Du côté francophone, en tout cas, certaines traditions s'écroulent quand les types-machos – l'homme ivre du Français Jean Lefèvre, le gars paqueté de Claude Blanchard et l'inutile gardien de but de Rémy Girard – se «cassent la gueule» sur un silence révélateur de la salle.

On remarque aussi l'apparition de nouveaux types de personnages, dont l'anti-héros. C'est le très français Jacques Villeret, dans l'homme qui a toujours peur des voleurs, des assassins et des loubards. C'est le Québécois Pierre Labelle, dans l'homme qui se fait mal en essayant de se défendre contre les autres. C'est aussi, à mi-chemin entre le macho et l'anti-héros nouvelle vague, l'*Oncle Georges* de Daniel Lemire : un mauvais père qui rit des enfants et des parents.

Bref...

Ce qui ressort de ce Festival, c'est que les femmes humoristes, toujours minoritaires, ne s'expriment pas par le bruit, l'imitation ou même par le cri. Efficace ou non, leur humour émane le plus souvent de l'intériorité et questionne sa cohérence. C'est un humour de dérision et de recherche de justice.

Quant aux hommes, leur humour continue de crier, d'imiter et de jouer à la douleur. Camouflant leur propre misère, les hommes comiques semblent se terrer souvent dans la pitrerie. Comme pour évacuer le tragique, qui est l'essence même de l'humour. Qui a dit que c'était juste pour rire ?